

d'abord, comme celle de la nourriture avec le corps qui la reçoit; puis union spirituelle de l'âme qui demeure en Jésus, avec Jésus qui demeure en l'âme; enfin union suprême de la vie divine, communiquée du Père à son Fils, et du Fils à tous ceux qui le reçoivent dans la sainte communion; union qui se consommera au ciel dans la vision béatifique, en attendant la résurrection du dernier jour, promise par le Sauveur à ceux qui se seront nourris de sa chair. Quel sujet de consolation, de joie et d'espérance dans ce séjour terrestre, appelé si justement un lieu d'exil, une vallée de larmes!

Objection.

116. *Objection.* — Dans le christianisme, il n'y a ni joie ni paix pour l'âme. On n'y parle que de mortification et de pénitence. Il faut opérer son salut avec crainte et tremblement. Celui qui est debout doit sans cesse prendre garde de ne pas tomber. Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, s'il est prédestiné au ciel ou à l'enfer. A la mort, un jugement terrible nous attend, et le pécheur doit être puni par une éternité de supplices. Comment une doctrine si effrayante pourrait-elle procurer à l'âme le repos et la tranquillité?

*Réponse.* — Ce n'est pas seulement la foi, mais la raison elle-même, consultée en dehors du tumulte des passions, qui nous enseigne la nécessité de la mortification et de la pénitence, celle d'un jugement futur et d'un lieu de tourments pour les pervers. Nous savons par une expérience quotidienne combien nous sommes fragiles, et quelle vigilance sur nous nous devons apporter pour être fidèles à l'accomplissement de tous nos devoirs. Il est naturel que, dans le temps d'épreuve, nous ne connaissions point notre sort au delà de la tombe. Dans l'hypothèse d'un ordre purement naturel, où l'homme n'aurait pas à pratiquer une autre religion que la religion naturelle, il y aurait lieu pour lui d'accomplir sa destinée avec crainte et tremblement. Par ses mystères, qui font ressortir avec tant d'éclat la bonté et la miséricorde de Dieu, le christianisme, loin d'aggraver cette terreur salutaire, la diminue, l'adoucit, la tempère, de telle sorte que saint Paul pouvait s'écrier : « Je surabonde de joie dans mes tribulations <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> II Cor., vii, 4.

3. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de la volonté humaine.

117. La volonté humaine, pour réaliser sa fin, qui est le bien moral, a besoin : 1<sup>o</sup> de règles de conduite sûres et parfaites; 2<sup>o</sup> de puissants stimulants; 3<sup>o</sup> de dispositions qui lui facilitent l'acquisition de la vertu.

Or, sous ce triple rapport, la doctrine chrétienne satisfait complètement à tous les besoins et à toutes les aspirations de la volonté.

Les règles de conduite du christianisme.

118. De même que le dogme chrétien se résume dans ce mot : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*<sup>1</sup>; de même la loi chrétienne est toute contenue dans cette parole : *Vous aimerez.*

Vous aimerez Dieu par-dessus tout et pour lui-même<sup>2</sup>, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces<sup>3</sup>, lui rapportant toutes vos actions<sup>3</sup>, le préférant à tout, sacrifiant votre vie, s'il le faut, pour ne point lui déplaire<sup>4</sup>.

Vous aimerez le prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu, sans excepter vos ennemis<sup>5</sup>, faisant du bien à ceux qui vous haïssent, priant pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient<sup>6</sup>.

Mais, pour aimer ainsi Dieu et le prochain, il y a une condition indispensable : c'est de renoncer à soi-même, à cet amour de soi excessif, désordonné, qui est la racine de tout péché. Cet égoïsme monstrueux se manifeste dans l'orgueil, dans la volupté et dans la cupidité. Il faut donc combattre : l'orgueil, par l'obéissance et par la prière, qui nous humilie dans le sentiment de notre faiblesse; la volupté, par les privations imposées aux sens; la cupidité, par l'aumône et par le détachement de cœur des richesses.

Cette répression de l'égoïsme, dans la mesure requise pour

<sup>2</sup> « La vraie religion, dit Pascal, doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. » (*Pensées.*)

<sup>1</sup> I S. Jean, iv, 16. — <sup>2</sup> S. Matth., xxii, 37; S. Marc, xii, 30, 33; S. Luc, x, 27. — <sup>3</sup> S. Matth., vi, 1, 33. — <sup>4</sup> S. Marc, viii, 34-38. — <sup>5</sup> S. Matth., xxii, 39; S. Luc, x, 27-37. — <sup>6</sup> S. Matth., v, 44.



demeurer dans l'ordre, est un devoir rigoureux<sup>a</sup>. Mais Dieu inspire à quelques âmes privilégiées le désir de pratiquer d'une manière parfaite les trois vertus opposées à la triple concupiscence. De là, les ordres religieux, où l'on fait les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance<sup>1</sup>.

Telles sont les règles d'action, simples, claires, précises, que nous trace le christianisme. Il n'est pas un acte de vertu que cette morale ne prescrive ou ne conseille; pas un acte mauvais, grave ou léger, qu'elle ne prohibe; et, par suite, il n'est pas de sommet de sainteté auquel ne puisse conduire la fidèle observation des préceptes et des conseils.

#### Les puissants stimulants du christianisme.

119. Ces stimulants sont au nombre de quatre : une sanction suffisante, un modèle sublime de perfection, la force des motifs et l'efficacité des moyens.

120. *Une sanction suffisante.* Pour les justes, la récompense promise est l'éternelle possession de Dieu par la vision béatifique, avec la plénitude de tous les biens; et, pour les pécheurs, le châtimement réservé est la privation éternelle de Dieu, dans un feu dévorant. On ne peut concevoir félicité plus grande ni malheur plus terrible. Cette sanction, si digne de l'infinie bonté et de l'infinie justice de Dieu, est la plus efficace pour faire pratiquer le bien et éviter le mal.

121. *Un modèle sublime de perfection.* Ce modèle, c'est le Fils de Dieu fait homme. Il est le type, non seulement de la sainteté surnaturelle, mais de toutes les vertus naturelles. « Planant au-dessus des peuples et des temps, des âges et des sexes..., si grand et si élevé qu'il soit, il peut être et il est facilement imité par les enfants et les mères, par les vierges et les hommes, par les héros,

<sup>a</sup> « L'homme est le premier des êtres qui sentent et le dernier des êtres qui pensent. Pour rester ici-bas dans l'ordre, il doit demeurer dans la place que Dieu lui a donnée entre l'ange et la brute. Il ne peut sortir de cette place que par deux voies : en voulant s'élever au-dessus de ce qu'il est, et en descendant au-dessous; s'il s'élève, c'est l'orgueil; s'il descend, c'est la volupté, car il se rapproche des animaux en faisant passer sa vie supérieure sous le joug illégitime des appétits sensuels qui sont la loi des brutes. Dès qu'il pèche, il aspire donc à être un ange faux et superbe, ou un animal désordonné. » (M<sup>re</sup> GERBET, *Vues sur le dogme catholique de la Pénitence.*)

<sup>1</sup> Voir *Cours moyen*, t. II, ch. xxv, de l'État religieux, p. 460.

par les pauvres et les malades, par les serviteurs et les maîtres, par les savants, par les rois et les princesses. Il est imitable non seulement dans quelques parties de son caractère, mais il l'est sous toutes ses faces. La cause en est que lui seul a montré en lui, dans la mesure la plus haute, dans l'unité la plus vivante, tout ce que nous réclamons des hommes en fait de perfection, étant le seul auquel nous ne puissions attribuer aucune faiblesse humaine, aucun défaut<sup>1</sup>. »

122. *La force des motifs.* Les motifs de pratiquer la vertu que présente le christianisme, en même temps qu'ils sont appropriés aux dispositions de chacun, sont de nature à exercer une puissante influence sur la volonté. Tous nos actes doivent tendre à glorifier Dieu. Nous devons aimer et faire le bien, parce que Dieu l'aime et l'ordonne; haïr et éviter le mal, parce que Dieu le haït et le défend. Nous devons nous réjouir du bien, parce que Dieu s'y complait; nous affliger du mal, parce que le mal l'offense. Mais ce motif fondamental revêt les formes les plus diverses, suivant l'état et les dispositions des âmes. Les moins parfaites sont plus impressionnées par les conséquences désastreuses du vice, de l'amertume dont il remplit le cœur, des châtimements éternels qui lui sont réservés, ou par la considération de l'utilité de la vertu, des joies qu'elle procure, des récompenses qui l'attendent au ciel. D'autres, plus avancées dans la voie de la perfection, sentent davantage la laideur et la malice du péché, l'excellence et la beauté de la vertu. D'autres enfin s'efforcent de plus en plus, à mesure qu'elles progressent, de vivre habituellement en la présence de Dieu, d'adorer en toutes choses sa volonté, de tout faire par amour pour lui. Ainsi la morale chrétienne s'adapte parfaitement à toutes les tendances de la nature humaine, aux tendances les plus pures et les plus élevées, comme aux tendances qui ont pour objet le bonheur personnel.

123. *L'efficacité des moyens.* L'homme, laissé à ses propres forces, ne peut rien par lui-même dans l'ordre du salut. Mais il a constamment à sa disposition la force toute-puissante de Dieu. Par la prière et par les sacrements, il peut, quand il le veut, obtenir la grâce divine à l'aide de laquelle il triomphe du mal et accomplit toutes les œuvres de charité et de justice : *Je puis tout en celui qui me fortifie*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> WEISS, *Apologie du Christianisme*, t. II, 24<sup>e</sup> Conf. — <sup>2</sup> PHILLIP, IV, 13.



## Les dispositions qu'inspire le christianisme.

124. La doctrine chrétienne inspire à la volonté les dispositions les plus convenables à l'exercice de la vertu. Ces dispositions sont principalement : une humilité sans bassesse ; une obéissance sans servilité ; une confiance sans présomption.

125. *Une humilité sans bassesse.* L'homme aime naturellement sa propre excellence ; mais cet amour, d'ailleurs légitime, tend violemment à dégénérer en orgueil. Il faut qu'il soit maintenu dans de justes limites, également éloignées de la dépression et de l'enflure.

Le christianisme satisfait cet amour, en ce qu'il a de légitime, en élevant l'homme à la dignité incomparable de fils adoptif de Dieu, de frère et de cohéritier de Jésus-Christ, de temple du Saint-Esprit. « Je suis chrétien, » répondaient les martyrs à leurs juges. Il n'y a pas de nom, de titre plus glorieux et plus capable, par les sentiments de noble fierté qu'il inspire, de nous mettre au-dessus de toutes les ambitions terrestres.

Le christianisme comprime l'amour-propre, en ce qu'il a de désordonné, par l'obligation qu'il impose à l'homme de s'humilier avec Jésus-Christ, qui s'est anéanti lui-même ; nous apprenant que Dieu se rapproche d'autant plus de nous et nous devient d'autant plus familier, que nous nous faisons plus petits devant lui.

126. *Une obéissance sans servilité.* Notre amour naturel et légitime de la liberté est vicié par le penchant à une folle indépendance et à la révolte. Le christianisme, par ses enseignements sur la liberté et sur l'autorité, règle ce sentiment de la manière la plus sage, en en réprimant les excès, et en lui donnant toute la satisfaction désirable.

Il nous dit : 1<sup>o</sup> que la vraie liberté de l'homme consiste dans la parfaite conformité de sa volonté avec la volonté divine, conformité qui a pour résultat de l'affranchir de la servitude des passions, de l'empire tyrannique du démon et du monde ; notre liberté s'identifie ainsi en quelque sorte avec la liberté divine, avec la liberté la plus grande, la plus glorieuse, la plus heureuse qui se puisse concevoir : *Servir Dieu, c'est régner.*

Il nous dit : 2<sup>o</sup> que toute autorité légitime descend de Dieu seul comme de sa source, et que, par suite, il n'y a pas de supérieur légitime à qui il soit permis de refuser l'obéissance ; mais que cette soumission toutefois, bien loin d'avilir la dignité humaine,

la grandit et l'honore, puisque, en définitive, elle est rendue à l'Être suprême et infini, dont le supérieur tient la place. C'est ainsi que le désir d'être relativement son propre maître se concilie avec les exigences de l'ordre moral.

127. *Une confiance sans présomption.* D'un côté, le christianisme remplit notre âme d'une confiance sans bornes : Dieu veut le salut de tous ; il a pour chacun de nous la tendre sollicitude d'un père ; il attend miséricordieusement en cette vie, à chaque instant et jusqu'à la dernière heure, le pécheur le plus endurci ; il l'invite à la pénitence, il l'accueille dans ses bras, et pour ainsi dire avec reconnaissance, toutes les fois qu'il se repent sincèrement de ses fautes ; il met à notre disposition toutes les satisfactions et tous les mérites de son Fils, comme un trésor toujours ouvert et inépuisable. Rien à craindre par conséquent du côté de Dieu ; le seul crime impardonnable est de désespérer de sa bonté.

Mais, d'un autre côté, le christianisme nous enlève toute présomption ; car : 1<sup>o</sup> la grâce de Dieu ne suffit pas sans notre coopération ; 2<sup>o</sup> cette grâce est donnée à ceux qui la lui demandent et y coopèrent, suivant la mesure de leur ferveur et de leur coopération ; 3<sup>o</sup> en dehors d'une révélation spéciale, personne n'a la certitude d'une coopération suffisante, et ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; 4<sup>o</sup> à plus forte raison, nul n'est parfaitement sûr de l'avenir, attendu que les tentations et les dangers ne cessent jamais, qu'on ne peut mériter d'un mérite de condignité le don de la persévérance finale, qu'à tout moment la mort peut venir surprendre le pécheur et le jeter devant le tribunal du Christ, où l'impénitent n'a plus d'indulgence à espérer. Tout à craindre par conséquent de notre faiblesse, et nécessité d'unir à la plus grande confiance en Dieu la plus humble défiance de soi-même.

## Objections.

128. *Première objection.* — La morale chrétienne renferme trop d'obligations pour être praticable. On doit lui préférer la morale rationnelle, plus simple, plus à la portée de tous, et qui suffit à former l'honnête homme.

*Réponse.* — Si l'homme est obligé, sous peine de damnation, de pratiquer la morale chrétienne, il ne sert de rien d'avancer que la morale purement naturelle lui suffit. Or cette obligation est indéniable, comme nous l'avons largement démontré. Par conséquent, il faut prendre la morale telle que la révélation divine



l'impose, avec les préceptes naturels et positifs : les uns dictés par la saine raison elle-même ; les autres surajoutés pour faciliter l'accomplissement des premiers, et nous mettre en état d'accomplir notre fin surnaturelle.

Mais est-il vrai que la pratique de la morale chrétienne soit impossible ? En tant que *rationnelle*, cette morale ne diffère pas de celle qu'on lui oppose, si ce n'est qu'elle est plus claire, plus précise, sans excès et sans défaut, formulée dans ce code admirable qu'on appelle le *Décatalogue*, qui, par sa simplicité et par sa perfection, dépasse tout ce que le génie humain peut inventer. En tant que *positive*, la morale chrétienne se réduit principalement aux six commandements de l'Église, qui règlent la pratique des préceptes divins positifs. Or il n'est personne de bonne foi qui ne convienne que l'observation de ces commandements est plus facile que celle des commandements de Dieu contenus dans le *Décatalogue*. Il est donc faux que la morale chrétienne soit impossible à pratiquer.

129. *Deuxième objection.* — L'un des principaux principes de la morale chrétienne est le renoncement<sup>a</sup>. Or une telle doctrine contrarie tous les instincts de la nature ; elle est antihumaine et antisociale.

*Réponse.* — Si, par instincts de la nature, on entend les inclinations égoïstes qui se résument dans les sept péchés capitaux, la loi évangélique, d'accord en cela avec la raison naturelle, nous fait un devoir de les combattre ; et c'est là précisément ce qui révolte les épicuriens modernes. Mais si, par instincts de la nature, on entend les inclinations qui ont pour objet tout ce qui peut perfectionner et embellir la vie individuelle et sociale, tout ce qu'approuve la droite raison, non seulement ils ne sont point réprouvés par la loi évangélique, mais c'est par elle qu'ils reçoivent leur pleine satisfaction, comme le démontre l'histoire de la civilisation chrétienne.

130. *Troisième objection.* — Pour le chrétien, l'idéal de la perfection est de vivre dans l'abjection, dans le mépris de soi-même, dans la servitude, dans le support de tous les affronts, de toutes les injustices<sup>1</sup>. Or un tel idéal est incompatible avec le sentiment de l'honneur, avec le courage, avec le patriotisme et les vertus civiles.

<sup>a</sup> « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix, et me suive. » (S. Matth., XVI, 24.)

<sup>1</sup> S. Matth., v, 39-40.

*Réponse.* — S'humilier devant Dieu, obéir avec respect à l'autorité, souffrir patiemment et pardonner les injures, toutes ces vertus que méconnaît l'orgueil se concilient parfaitement avec la dignité humaine et les devoirs de la vie sociale. Quelle noble fierté dans les martyrs ! Quelle énergique protestation contre l'injustice chez les chefs spirituels du peuple chrétien, à toutes les époques de l'histoire de l'Église ! Où la valeur guerrière a-t-elle brillé avec plus d'éclat que dans un Charlemagne, un Godefroy de Bouillon, un saint Louis, un Bayard, un Turenne ? Quels vaillants patriotes que les Suger, les saint Bernard, les Ximénès, les O'Connel, les Garcia Moreno ! Et, parmi les sauveurs de nations et de sociétés, quelles brillantes figures que celles de Pulchérie, de Geneviève, de Blanche de Castille, d'Élisabeth de Portugal, d'Hedwige, de Marguerite d'Écosse, de Catherine de Sienne, de Jeanne d'Arc ! En fait de beauté de caractère, de générosité de sentiments, d'amour ardent de la patrie, le christianisme défie toute comparaison.

131. *Quatrième objection.* — La pratique des conseils évangéliques, par la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite et le renoncement à la volonté propre, est l'abdication de la liberté, l'annihilation de la personnalité.

*Réponse.* — Plus l'homme est affranchi de la servitude des passions et se possède lui-même, plus il est libre et plus grandit sa dignité personnelle. Or il arrive à cette perfection par la pratique des conseils évangéliques : par la pauvreté volontaire, il triomphe de la cupidité ; par la chasteté parfaite, il triomphe de la volupté ; par le renoncement à sa volonté propre, il triomphe de l'orgueil. Et, dans ce triple triomphe, il éprouve une joie et une paix que le monde ne connaît point.

132. *Cinquième objection.* — L'obéissance aveugle du religieux aux ordres de ses supérieurs, n'est-elle pas absurde, immorale, dangereuse pour les individus et la société ?

*Réponse.* — Cette obéissance n'est pas *absurde* : la seule raison montre au religieux qu'il doit avoir plus de confiance dans le jugement de son supérieur que dans le sien propre, et la foi lui fait voir de plus Dieu dans le supérieur. Elle n'est pas *immorale*, car le religieux non seulement peut, mais doit désobéir à un ordre contraire à l'une des lois divines ou humaines auxquelles tous les hommes sont soumis. Elle n'est pas *dangereuse* : perfectionnant



le religieux et le garantissant de l'erreur, elle lui est utile, soit à lui-même, soit à l'Église, soit à la société civile<sup>1</sup>.

133. *Sixième objection.* — La doctrine chrétienne, en prescrivant l'aumône, encourage l'imprévoyance et la paresse, et avilit celui qui la reçoit.

*Réponse.* — Il est vrai que l'aumône, faite sans discrétion ou assurée comme un droit, est plutôt nuisible qu'utile; que, faite sans délicatesse et demandée sans nécessité, elle avilit : ces inconvénients se trouvent précisément dans l'assistance légale par laquelle on a remplacé, dans certains pays, notamment en Angleterre, l'aumône chrétienne. En faisant du travail un devoir, en condamnant la paresse comme un vice capital, en mettant l'instruction religieuse à la base de l'éducation, en prescrivant les excès du luxe, le christianisme favorise l'épargne et la création du capital. D'un autre côté, il relève le pauvre et lui concilie le respect et l'amour du riche, en l'identifiant en quelque sorte à Jésus-Christ, qui considère comme fait à lui-même ce que l'on aura fait au plus petit d'entre ses frères<sup>2</sup>.

134. *Septième objection.* — La pratique de la confession est insupportable, moralement impossible; elle encourage le crime en facilitant le pardon; elle est une source d'abus et d'intolérables empiètements dans le domaine de la famille et de l'État<sup>3</sup>.

*Réponse.* — 1° Que la confession soit un acte pénible, il n'en saurait être autrement, puisqu'elle est un acte d'expiation et de pénitence; mais ses consolations et ses avantages surpassent de beaucoup ses embarras et ses ennuis<sup>4</sup>. Ceux-là seuls la trouvent insupportable qui n'en font pas usage, parce qu'ils n'ont pas le courage de se convertir.

2° Il ne suffit pas de se confesser pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut de plus et surtout les détester, avoir la ferme résolution de ne plus les commettre, être sincèrement disposé à réparer l'injure qu'ils ont faite à Dieu et le tort qu'ils ont causé au prochain. Ainsi comprise, la confession est un préservatif contre le péché et un moyen d'avancer dans la vertu<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « La nécessité de la confession détourne beaucoup d'hommes du mal, ceux surtout qui ne sont pas endurcis. » (LEIBNIZ.)

« On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes

<sup>2</sup> Voir *Cours moyen*, t. II, p. 469. — <sup>3</sup> S. Matth., xxv, 40. — <sup>4</sup> Cf. JAUGREY, *Dictionnaire apologetique*, art. Confession. — <sup>5</sup> Voir *Cours moyen*, t. III, p. 351.

3° Les abus qui peuvent résulter de la confession ne prouvent rien contre son utilité et son institution divine. L'extrême rigueur que l'Église déploie contre leur répression les rend si rares, qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte.

4° La famille et l'État relèvent de Dieu comme l'individu. Il y a obligation, par conséquent, pour l'individu de confesser les fautes qu'il commet en tant que membre de la famille et de la société. Le confesseur n'empiète donc nullement sur un terrain étranger à sa juridiction. En enseignant aux pénitents leurs devoirs et leurs droits, en leur rappelant ce qu'ils doivent à Dieu plutôt qu'aux hommes, il exerce un ministère très salutaire, dans l'intérêt de la société domestique et de la société civile. Si, par exception, il en résultait quelque division dans une famille ou dans la société, ce n'est pas à la confession elle-même qu'on devrait l'attribuer, mais à la résistance de ceux qui refuseraient de se ranger sous le devoir.

135. *Huitième objection.* — La morale chrétienne, en prêchant d'un côté le renoncement, et de l'autre en exhortant à la vertu par l'espoir des récompenses célestes, se contredit elle-même; car le renoncement implique l'exclusion de tout intérêt personnel.

*Réponse.* — Le renoncement chrétien est la lutte incessante contre l'égoïsme, afin de faire régner en soi l'amour surnaturel de Dieu. Or cet amour a nécessairement pour terme la félicité éternelle; la vertu est nécessairement liée au bonheur. La maxime stoïcienne, tant vantée par les rationalistes modernes, que *la vertu est à elle-même sa propre récompense*, est une maxime creuse, chimérique, en contradiction avec la nature humaine.

#### 4. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de notre nature sensible.

136. L'homme aime naturellement son corps et tout ce qui se rapporte à ses sens et à son imagination : les biens extérieurs, les sciences positives, les arts libéraux. Or la doctrine chrétienne satisfait à tous ces désirs.

secrets. — Il serait difficile de compter tout ce que la confession a fait éviter ou réparer de crimes. » (VOLTAIRE.)

« La pudeur de l'humble aveu de ses fautes les plus cachées en épargne peut-être un plus grand nombre que tous les motifs les plus saints. » (MARMONTEL.)